

90 : Variables d'ajustement : les géographes n'ont-ils donc rien à dire ?

Le courrier de Cassandre n°90 pour une carte du Monde nouvelle, pour une géographie "curieuse" vous est offert ce 09.02.09 par les cafés-géo.

Cassandre a rencontré l'autre jour, dans son douillet appartement parisien, un individu bizarre (Cyrano aurait dit « un tombé de la lune ») qui lui a tenu un discours tellement à l'écart de la bien-pensance qui fait notre quotidien que sa « saugrenitude » lui a paru devoir être rapportée.

Que disait donc cet extraterrestre ?

Quand les choses allaient mal nous avions l'habitude, nous les hommes, de mettre nos femmes au chômage, de leur demander de veiller un peu plus strictement à l'économie du ménage, de tenir les enfants plus éloignés des bonbons, de cultiver plus attentivement que jamais le jardinet et de mettre un peu moins de beurre dans les épinards. Moyennant quoi nous retournions au terrain de boules, pétanque, quilles... avant de partager avec nos commensaux le pastis, le calva, la bière et autres schnaps... « Patron, remettez nous-en une tournée ! ». Il fallait bien montrer que, malgré la dureté des temps, nous demeurions des êtres humains.

En février 2009, il paraît que la planète est en début de crise économique généralisée. La mondialisation des pertes, quoi ! Il serait temps de prendre des habitudes de consommation nouvelles, et par conséquent de réduire la part de luxe, la part de l'inutile, la « part maudite » dont parlait Georges Bataille dans son opuscule de 1949 - à lire ou à relire - précédé d'un essai de 1933 intitulé : « La notion de dépense : essai d'économie générale ». On ne saurait trop recommander cet auteur méprisé par Breton et détesté par Sartre (donc intéressant ?), quoique encensé par Foucault (donc à ignorer ?).

Avec les trente glorieuses (1950-1980) qui nous paraîtront bientôt cinquante, nous avons pris de mauvaises habitudes. Nos femmes ont pris du tour de taille, surtout les plus assurées sociales, me dit-il. Et les hommes, répondis-je ? Ignorez-vous qu'il a fallu déjà deux fois, depuis 1946, élargir les sièges du Bundestag pour que les parlementaires allemands parviennent à y caser leurs fesses ? On finirait par penser que la finalité du progrès humain gît dans l'obésité. Et que, courbant le dos sous la tempête, nous cherchions à maintenir la seule vie qui vaille, celle de la panse : « Patron,... et un calva, un ! ».

Car la mondialisation n'a pas globalement changé les comportements. Comme il n'y a aucune raison que nos femmes subissent comme d'habitude les effets délétères des situations dans lesquelles la courbe de croissance menace de s'inverser - il ne s'agit plus de les renvoyer à la maison -, il nous faut bien trouver d'autres boucs émissaires. Il faut bien que quelqu'un paie la crise qu'aucun de nous n'a su ni prévoir ni éviter, surtout pas nos économistes les plus distingués. Ajustons donc la variable : renvoyons chez eux tous ces immigrés auxquels nous avons demandé de venir chez nous dans les jours fastes - comme s'ils avaient dû durer, ces jours-là, autant que le développement dit durable..., fumisterie de nantis -. Camarades vietnamiens, vous prenez notre travail quand il n'en reste plus assez pour nous, disent les Tchèques qui ont fait venir par milliers ces auxiliaires d'industrie lors des temps « bénis » de la vigueur de l'internationalisme prolétarien. Rentrez chez vous, cueilleurs d'oranges marocains, on vous a assez vus en Andalousie, il y a maintenant des Espagnols volontaires

pour ce travail mal payé. Nous devons donner du travail à nos nouveaux pauvres ! Petites bonnes indonésiennes, malaisiennes, philippines et autres esclaves sexuelles ou non, retournez dans votre patrie et tentez de faire subsister vos familles sans l'argent durement gagné en échange de votre expatriation ! Et que vos gouvernements appellent donc à l'aide le FMI, voire les tragi-comiques ONG humanitaires s'ils ne s'en sortent pas.

Dans l'ensemble du monde mondialisé, lorsque la crise touche les pays riches, ce sont comme d'habitude les pauvres qui paient en premier. Ainsi vont les choses... Peuvent-elles aller autrement ? Il faut bien que quelqu'un paie pour que le système continue, non ? Eh bien soit ! Dans nos pays démocratiques et bien-pensants, ce seront ceux qui n'entrent pas dans le cadre de « la préférence nationale ». Ce n'est pas du lepénisme, horreur, c'est juste une simple variable d'ajustement, provisoire évidemment. En attendant, croyons, croyons, croyons que ceux qui doivent s'ajuster à leur misère parviendront à survivre dans l'intervalle.

D'ailleurs, vous voyez bien... : nous n'avions pas hésité naguère à délocaliser nos productions quand tout allait bien. Nous avons donné du travail à toute la planète ou presque. Notre admirable pays, la France, dans une discrétion de bon aloi - et pour ne pas susciter l'ire des nouveaux chômeurs français -, avait par exemple aidé la république tchèque en laissant PSA fabriquer, en association avec Toyota, la Citroën C1 et les Peugeot 107, qui coûtaient trop cher à produire en France par des ouvriers syndiqués. PSA était même allé plus loin dans la générosité pour aider les pauvres Slovaques : le groupe leur faisait fabriquer sa Peugeot 207. C'était beau comme l'antique, la kouchnérisation de l'économie française ! Que de la générosité ! L'ingérence humanitaire au service des profits ! On aurait même été jusqu'à demander aux Kosovars de fabriquer des roulements à billes s'ils avaient su travailler après avoir subi des siècles de domination ottomano-serbe.

Et puis vlan ! Voilà la crise. Et voilà que le président de notre généreuse république propose de tout rapatrier en France : il y aurait du travail, maintenant, dans nos régions ? Non, pas plus qu'avant, mais il faut bien produire si l'on veut consommer et consommer plus si l'on veut produire ! Il faut bien payer les gens pour qu'ils achètent, sinon comment vendre ce qu'on produit ? En outre, ne nous y trompons pas. Dans ces plans de rapatriement, qui portent parfois le nom de protectionnisme, ce n'est pas « les Français d'abord », ni les copains d'abord (Brassens), c'est les électeurs d'abord. Ce n'est pas de la préférence nationale, c'est de la préférence électorale, nuance !

Et tant pis pour nos assistés tchèques et slovaques qui devaient à notre bénévolence (l'aide...) accompagnée de notre expansion commerciale (les parts de marché) leur vie nouvelle hors du carcan soviétique. Ils n'ont qu'à retourner cultiver leurs lopins socialistes et guetter gentiment celui qui leur apportera à manger un sac de riz sur l'épaule... En attendant que des temps meilleurs nous permettent de leur donner à nouveau nos Peugeot à monter, qu'ils apprennent à leurs enfants ce que c'est que vivre dans une économie de la pénurie, comme avant 1989. D'ailleurs, nous ne sommes pas seuls dans cette galère, que nous subissons tout autant. Si même l'Arabie, Koweït, Qatar et autres renvoient chez eux les ouvriers pakistanais qui construisaient les maisons d'une population pourrie de pétrole au point de devenir moins nombreuse que les constructeurs et domestiques qu'elle pouvait ainsi se payer, c'est qu'il faut bien que quelqu'un soit contraint de s'ajuster à la nouvelle donne de l'économie mondiale. Et si ce n'est pas de gré, il faudra bien que ce soit de force.

Rassurons-nous donc : nous ne sommes pas les pires égoïstes de la planète. Gardons les yeux grand fermés sur les États-Unis : avec le pseudo-Noir qui leur arrive, porteur involontaire de

tant d'illusions que la déception va être rapidement cruelle, ce n'est pas le moment de faire la fine bouche, n'est-ce pas ? Attendons juste un peu, pour voir (Thomas More, 1514, *Utopia*) comment cette brave Amérique va assainir sans nous assassiner ses finances et autres insuffisances : elle a, elle aussi, besoin de variables d'ajustement au-delà de sa population qu'elle doit elle aussi protéger. Et au-delà, qui trouve-t-on ? Nous. Mais cette perspective est trop horrible. Alors, haro sur la Chine. Quelle idée avait-elle d'émerger ? Qu'elle paie ! Mais problème. Elle est si vaste, si peuplée qu'elle peut se permettre de pratiquer à grande échelle ce que personne n'ose appeler « l'exil intérieur » comme variable d'ajustement. Les Étasuniens, les Européens et autres cessent-ils de délocaliser leurs productions dans les usines de la côte chinoise, réduisent-ils leur consommation d'objets que fabriquaient à bas prix les migrants paysans ? On renverra dans leur douar d'origine, comme on disait du temps de l'Algérie française, ces ignorants de l'économie moderne, ces migrants si nombreux (60 à 120 millions, une bagatelle) pour lesquels on avait même trouvé un nom bâtard, évidemment, *mingong*, qui peut se traduire par « ouvriers du peuple » mais en fait n'est qu'un diminutif (comme cinéma, quelle coïncidence) de *nongmingong*, qui signifie « ouvriers d'origine paysanne ». Il faut bien les trouver quelque part en Chine, ces variables d'ajustement, n'est-ce pas ? C'est quand même plus facile quand il s'agit d'hommes et de femmes plutôt que de capital ! Et que vogue la galère en guettant des vents meilleurs.

Alors, madame Cassandre, m'a dit le Pierrot lunaire qui était venu me faire sa leçon de mondialisation à lui, vous voulez que je vous recommande quelques lectures ? Regardez donc ce qui a été produit entre 1930 et 1950 par les meilleurs écrivains étasuniens qui décrivaient leur société en crise. Et commencez donc par les *Raisins de la colère*, si vous tenez à savoir concrètement ce que le mot *tramp* veut dire. Regardez donc à nouveau un film qui s'appelle *Les temps modernes*. Tout y est expliqué. Et puis suivez la logique de la chose. Pour cela, je vous recommande *Le Dictateur*.